

**www.e-rara.ch**

## **Leila dans la maison paternelle**

**Tytler, Ann Fraser**

**Lausanne, 1853**

**Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM**

Shelf Mark: ACH TYTL A 1853

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-12482>

Chapitre premier.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

# LEILA

DANS LA

## MAISON PATERNELLE.

---

### CHAPITRE PREMIER.



La première fois que Leila avait visité Richmond, les gracieuses collines qui l'entourent étaient encore parées de la fraîche verdure du printemps. Dès lors plusieurs mois s'étaient écoulés; les arbres commençaient à se dépouiller de leurs feuilles, et la nature avait déjà revêtu les teintes mélancoliques de l'automne. Mais quels sentiments nouveaux Leila éprouvait maintenant! comme tout lui semblait embelli depuis que Sélina était à ses côtés! Sélina était son printemps, son été, son rayon de soleil; que lui importaient avec

elle la chute des feuilles et le murmure des vents !

Quand la voiture s'arrêta devant la jolie maison que Leila connaissait déjà, Mathilde et Alfred, qui avaient pris les devants avec M. et M<sup>me</sup> Stanley, et attendaient sur le seuil les autres membres de la société, se précipitèrent au devant d'eux pour leur souhaiter la bienvenue. Le petit Alfred s'empressa de baisser le marchepied, et Mathilde, dans son désir de les aider à descendre, les aurait presque jetés par terre.

— Doucement, doucement, lui dit M. Howard, qui cherchait à se dégager de la robe de Leila ; mais déjà Mathilde avait réussi à faire sortir de la voiture les deux jeunes filles.

— Oh ! quel bonheur ! s'écriait-elle ; cousine Leila reste encore tout un mois avec nous, et à présent Sélina peut lui parler aussi bien que moi ; te souviens-tu du jour de notre départ, Sélina ?

Séлина ne l'avait pas oublié : elle rougit, ses yeux se remplirent de larmes ; elle se jeta dans les bras de sa sœur, puis dans ceux de Leila, et disparut comme un trait.

— Pourquoi fait-elle cela ? demanda Leila avec inquiétude ; où est-elle allée ?

— Je crois le savoir, répondit Mathilde ; et montrant du doigt une porte de l'autre côté du corridor, elle retourna vers la voiture pour aider à sortir les paquets.

Leila traversa le corridor, ouvrit doucement la porte, et aperçut Sélina à genoux devant son petit lit ; s'avançant alors timidement, et soulevant le rideau de mousseline blanche qui cachait en partie la figure de sa cousine, elle s'agenouilla à côté d'elle. Quand les jeunes filles se relevèrent, leurs yeux se rencontrèrent ; la plus vive reconnaissance brillait dans leurs regards.

— Je ne pouvais attendre jusqu'à ce soir, murmura Sélina ; mais à présent il faut que j'aille auprès de maman.

Quand Sélina revint, quelques instants après, elle trouva Leila et Mathilde occupées à arranger, avec l'aide d'Amy, les plus petits paquets, et à les porter dans les différentes chambres de la maison. Mathilde s'empressa de regarder les yeux de sa sœur.

— Je vois bien ce que tu as fait, dit-elle d'un ton de reproche ; mais ce serait plutôt à moi de pleurer, car autrefois j'avais à parler pour deux

et c'était si joli!... Oh! non, Sélina, je ne pense pas ce que je viens de dire, je t'assure; je suis si contente que tu puisses parler! Je voulais seulement te faire rire, et à présent je serais prête à pleurer moi-même, mais je ne veux pas le faire; ce n'est pas le moment de pleurer, car c'est le plus beau jour de notre vie. Venez avec moi, et allons visiter la chambre d'étude; non pas pour faire nos leçons, au moins, mais seulement par plaisir.

— Oui, dit Leila, c'est une très-bonne idée, et peut-être retrouverons-nous dans le panier à pain la tête de la poupée, qui « aurait été si jolie pour ma petite Sally, si elle avait été un peu moins maltraitée. »

— Que tu es drôle, Leila! dit Mathilde en éclatant de rire et en passant ses bras autour de la taille de sa cousine; tu as dissipé mon chagrin en une minute!

Les trois petites filles se dirigèrent vers la salle d'étude.

— Qu'elle est jolie! dit Leila; comme elle est claire et gaie! elle me semble tout autre que lorsque je la vis pour la première fois.

— Étais-tu bien triste, quand tu vins ici pour

la première fois et que tu ne nous y trouvas pas ?  
demanda Mathilde.

— Oh oui ! très-triste, répondit Leila, et je pleurai beaucoup, surtout quand je vis les vases à fleurs et le petit papier où Sélina avait écrit : « L'habitude rend ordinairement toutes choses faciles. »

— Mais à présent c'est passé, dit Mathilde, ainsi n'y pensons plus ; car aujourd'hui nous sommes toutes les trois aussi heureuses que possible ; n'est-ce pas, Sélina ?

— Oui, dit Sélina, je suis très-heureuse ; mais ma joie n'est pas précisément de la gaité : elle est si profonde, que je ne trouve point de paroles pour l'exprimer. Si ce jour est beau pour toi, chère Mathilde, que ne doit-il pas être pour moi ? J'avais abandonné toute espérance de recouvrer jamais l'usage de la parole ; je venais même de le dire à Leila en lui faisant promettre de ne plus prier pour ma guérison. Dès lors, comme tout a changé ! Quand je vis Leila couchée par terre, quand je la crus morte... oh ! je ne puis y penser ! et quand elle rouvrit les yeux et qu'elle dit : « Qu'entends-je ? qui parle ? qu'est-il arrivé ? » enfin quand

elle sut que Dieu avait ouvert mes lèvres, quel moment! Quelle joie pour Leila! et quel bonheur pour moi de pouvoir enfin lui dire combien je l'aimais! Vous ne sauriez croire tout ce que je souffrais de ne pouvoir parler, et quelle lutte il y avait au dedans de moi!

— Oh! je puis très-bien le comprendre, dit Mathilde; car, lorsque maman me dit: « Ne cause plus, Mathilde, je t'en prie: tu me casses la tête, » j'ai plus envie que jamais de babiller, et je suis si vexée, que j'aimerais presque mieux qu'elle me donnât un bon soufflet.

— Un bon soufflet! s'écria Leila. Ah! Mathilde, si jamais papa me donnait un soufflet, je... elle frissonna et couvrit sa figure avec ses mains.

— Que ferais-tu? demanda vivement Mathilde, en écartant les mains de Leila pour tâcher de voir son visage.

— Je mourrais, dit Leila; mais elle prononça ces mots si bas, qu'à peine on pouvait l'entendre.

Mathilde l'entendit pourtant. — Hélas! s'écria-t-elle, je t'ai choquée; quel air fâché tu as! Je dis toujours des choses qui ne conviennent pas, je ne pourrai donc jamais devenir meilleure, car ces

choses m'échappent sans que je m'en aperçoive. Ai-je eu bien tort, Sélina, et crois-tu que Leila fit bien de dire qu'elle... Tu sais ce que j'entends. Tu m'as toujours dit que nous devons supporter les épreuves avec patience.

Séлина rougit. Je crois que vous avez eu toutes les deux un peu tort, dit-elle timidement. Toi, Mathilde, tu as eu tort de parler ainsi de notre chère maman, toujours si patiente et si bonne avec nous; et surtout de dire que tu ne pourras jamais devenir meilleure, puisque tu sais bien que Dieu t'en donnerait la force, si tu le lui demandais de tout ton cœur. Mais il faut le désirer sincèrement, ajouta-t-elle en regardant sa sœur avec une certaine inquiétude.

— Et cousine Leila? demanda Mathilde.

— Oui, continua Sélina, il me semble que Leila n'avait pas tout à fait raison de s'exprimer si vivement; tu sais que l'oncle Howard lui répète toujours qu'elle doit apprendre à modérer ses impressions.... tu n'es pas fâchée que je parle ainsi, n'est-ce pas, Leila?

— Fâchée? Oh! non, non. Quand tu me dis que j'ai eu tort, je ne t'en aime que davantage;

car je sens que c'est la vérité, et tu me reprends si doucement! tout à fait comme papa.

— Aimer à s'entendre dire qu'on a mal fait! s'écria Mathilde; en vérité, jamais je n'y viendrai; je n'aime pas du tout qu'on m'accuse de n'être pas bonne; je préférerais l'avouer moi-même plutôt que de l'entendre dire par d'autres; quelquefois cela me fait du bien d'avouer que je suis méchante. Sais-tu, Sélina, que dans ce moment même je viens encore de l'être?

— Oui, je le sais: tu as été contente quand j'ai dit que Leila avait aussi eu tort.

— Crois-tu que ce soit tout? demanda Mathilde.

— Non, pas tout à fait: tu as été désappointée, lorsque tu as vu que sa faute était si légère.

— Oh Sélina! c'est bien mal à toi de dire cela; tu es toujours contente quand tu vois les autres personnes être bonnes et te ressembler; n'est-il pas naturel aussi que j'aime à voir des gens qui me ressemblent, lors même que je ne suis pas bonne? Mais tu prends l'habitude de me deviner beaucoup trop bien; ne le fais plus, Sélina, tu verrais des choses qui t'effrayeraient, ou du moins ne commence pas aujourd'hui, que nous étions en train

d'être si gaies. Mais savez-vous ce qui va arriver ? quelque chose qui ne nous rendra pas gaies du tout... et cependant j'eserais bien curieuse de la voir.

— De la voir ! qui donc ? s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles ; que veux-tu dire, Mathilde ?

— Ce que je veux dire ? c'est que nous allons peut-être avoir bientôt une institutrice.

— Et qu'est-ce qui te fait croire cela ? demanda Sélina.

— C'est qu'en entrant dans le salon pour y poser un petit paquet, j'ai entendu mon oncle qui disait : « Oui, je comprends les avantages qu'il y aurait à avoir une institutrice, mais... » Comme je posais tout doucement le paquet, afin d'en entendre davantage, maman me dit : « Ne reste pas ici, Mathilde ; nous sommes en conversation avec ton oncle Howard, et nous désirons être seuls. » Je dus donc sortir immédiatement. Qu'en penses-tu, Sélina ? cela te fait-il plaisir ? En tout cas, ce ne sera pas aussi fâcheux pour toi que pour moi ; mais, hélas ! pour moi, quelle triste chose avec toutes mes sottises ! et cependant je me réjouis de voir quelle mine elle a, quand même je suis bien sûre qu'elle ne me plaira pas.

— Mais peut-être que l'institutrice est pour moi, dit Leila en soupirant, et alors je ne serai plus jamais seule avec papa.

— Non, non, Leila ! s'écria Mathilde, ne prends pas cet air triste ; je suis sûre que l'institutrice est pour nous ; car j'avais déjà entendu maman en causer avec papa... c'était un jour qu'elle parlait de moi comme d'un enfant intraitable, et tu sais bien, Leila, que tu ne l'es jamais.

— Tu te trompes beaucoup, Mathilde, si tu penses que je ne sois jamais très-méchante ; tu ne saurais croire les choses que je fais quelquefois, et celles que je voudrais faire.

— Eh bien ! dit Mathilde, ne me les raconte pas, je n'ai pas besoin de les entendre. Il est pourtant par trop triste d'employer toute cette journée, où nous n'avons point de leçons et où nous étions si heureuses de nous retrouver à la maison, à ne parler que de nos défauts et à nous affliger mutuellement. Voyez comme le temps est beau à présent ! allons un peu courir dans le jardin.

— Oui, dit Leila, allons au jardin ; ce sera délicieux.